BANNE D'AVEJAN, C.
C

I

COPIE D'UNE LETTRE ÉCRITE PAR Mr. L'EVÊQUE D'ALAIS,

Au ſujet de la Contagion & de la Quarantaine.

VOUS voulez, MONSIEUR, que je vous faſſe part des reflexions judicieuſes de Monſieur notre Evêque ſur la Quarantaine generale. Voici ſon écrit qu'il a eu la bonté de me communiquer.

JE ne faiſois que d'arriver de Paris lorſque nous nous apperçûmes que la Peſte étoit dans Alais. Je crûs cette Ville perduë, veu la quantité d'Ouvriers & de petit Peuple qui s'y trouvent. Je les regardai comme une victime infaillible de cette Maladie. Cependant perſuadé ſur l'experience de pluſieurs Villes, qu'une Quarantaine generale faite avec exactitude, pourroit en arrêter le cours, je ſongeai ſerieuſement aux moyens de l'établir ; mais après avoir conſulté avec les principaux & les plus ſenſez des Habitans, nous la jugeâmes abſolument impratiquable.

I. Ayant fait faire le dénombrement exact des Habitans, de leurs moyens, & de la quantité des grains qu'ils avoient en proviſion, il ſe trouva que de cinq mille huit cens perſonnes effectives qui étoient dans la Ville, & environ ſix cens à la Campagne dans le blocus, il n'y en avoit que deux mille trois cens dix-neuf que l'on pût regarder comme aiſez, dont les proviſions ne montoient en tout qu'à deux mille deux cens ſept ſalmées de bled, & cinq cens ſoixante-douze de meſcle ; en ſorte que les autres quatre mille Habitans n'en avoient pas pour huit jours. Nous nous crûmes donc obligez, veu l'impoſſibilité de nourrir tant de monde, de procurer toutes les facilitez, afin que chacun pût continuer ſon commerce comme auparavant. Il fallut preſque les y forcer d'abord, tant la frayeur les avoit ſaiſis ; & nous avons été heureux dans les deux premiers mois du blocus, de n'avoir pas cinq cens Pau-

vres à notre pain, qui auroient passé trois mille dans une Quarantaine generale, où tout travail & tout commerce cesse. Premiere difficulté alors insurmontable.

II. La Peste s'étant déclarée dans le mois de Septembre, & le blocus ayant été mis avant la fin des vendanges, nul Particulier n'avoit encore songé à faire sa provision de bois; en sorte que tout le monde, & même les Boulangers, se trouverent en manquer à la fois. Cette disette a continué jusqu'à present; & ce que fourniſſent les Communautez voisines, peut à peine suffire aux besoins de la Communauté d'Alais, & des Particuliers, qui sont obligez d'envoyer, ou d'aller plus d'une fois par semaine, chercher soit dans le Blocus, soit aux Barrieres, ce qui leur est neceſſaire de bois pour leur ménage. Deuxiéme difficulté auſſi insurmontable que la premiere.

III. Lorsqu'on investit cette Ville, le Peuple étoit si serré dans les maisons, que j'en trouvai plusieurs où il y avoit jusqu'à quarante & cinquante Personnes, qui auroient été bien remplies de dix ou douze. Je suis venu à bout d'en séparer une partie; & après bien de la peine, il en reste un grand nombre où nous avons été obligez d'en laisser jusqu'à dix-huit ou vingt. Il y a encore plus de cent-cinquante maisons occupées chacune par douze ou treize Personnes, entassées & serrées dans des boutiques basses & humides, souvent sans cheminées, où on fait cependant le feu au milieu, & toutes d'une saleté affreuse. Troisiéme difficulté sans remede.

IV. Il n'y a pas dans toute la Ville la trentiéme partie des maisons qui ayent des puits; je ne crois pas même qu'il y ait vingt maisons où il y ait des lieux communs: en sorte que pendant plusieurs heures du jour on est obligé de laisser deux portes de la Ville ouvertes, uniquement pour donner aux Habitans le moyen de jetter leurs immondices. Les deux articles ci-dessus sont suffisans pour faire renoncer au projet d'une Quarantaine generale.

V. La plus grande richesse d'Alais consiste dans la culture de son terroir, l'un des plus abondans & des plus fertiles de la Province. Un grand nombre de Travailleurs qui ont chacun une nombreuse famille, sont occupez à le faire valoir depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Ces gens-là sont le quart de la Ville: ils sont accoûtumez à supporter sans cesse le froid & le chaud, & à un travail long & penible. Cette terre si abondante ne produit qu'à force d'être travaillée avec grand soin. Enfermez ces Travailleurs pendant soixante, quatre-vingt ou cent jours que dure une Quarantaine generale; enfermez-les dans ces maisons obscures qu'ils n'habitoient que la nuit, & laissez cette terre pendant trois mois sans culture, vous achevez de ruiner les Aisez, qui ne retireront plus rien de leurs terres abandonnées; & vous faites perir la moitié des Travailleurs dans les ordures & dans l'infection.

VI. Il n'est pas possible de s'assurer de la clôture du quart des maisons, la plus grande partie ne fermant qu'en dedans. Quelle sureté pour une Quarantaine dans une Ville où la difference de Religion a souvent fait faire bien de mauvaises démarches? Quels obstacles à opposer à un Peuple volontaire & nombreux, qui passe aisément d'une crainte servile à une confiance temeraire?

Ce sont-là les principales raisons qui m'empêcherent alors de mettre la

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

Ville d'Alais en Quarantaine generale. Comme l'arrivée des grands ſecours, tant en bled, qu'argent & beſtiaux, que Son Alteſſe Royale nous a accordez, a fait croire à quelques Perſonnes, qu'il ſeroit à propos d'eſſayer preſentement cette Quarantaine generale ; j'ai crû devoir donner les raiſons qui me la font regarder comme auſſi impratiquable qu'auparavant, & beaucoup plus dangereuſe.

Je dis donc premierement, que la pluſpart des difficultez propoſées ci-deſſus ſubſiſtent toûjours, malgré les ſecours abondans que nous avons reçû ; puiſque le bois y eſt également rare, les maiſons trop pleines, obſcures, ſales & mal ſaines, ſans puits & lieux communs ; que le terroir a toûjours également beſoin de la culture des Travailleurs, la clôture auſſi difficile à faire obſerver, & ſur-tout la moitié des proviſions des Aiſez étant déja conſumées.

Secondement, quelque liberté qu'on ait laiſſé aux Particuliers de vâquer à leurs affaires, ils ſont la pluſpart ſi attentifs pour éviter les communications ſuſpectes, qu'exceptant ceux qui ſortent pour la culture des terres ou la promenade, tous les autres reſtent chez eux ; & l'on voit moins de monde en mouvement dans les ruës, qu'il n'y en devroit avoir pour le ſervice neceſſaire de tant de priſonniers.

Je dis en troiſiéme lieu, que la Quarantaine entrepriſe preſentement ſeroit dangereuſe, fondé ſur ce qu'elle n'a jamais réüſſi qu'au commencement de la Maladie, ou lorſque le Mal étoit amorti, après avoir enlevé la moitié ou les deux tiers des Habitans d'une Ville. On ſçait que ſi elle a paru avoir quelque ſuccès dans Aix, Toulon & Arles, ce n'eſt qu'après que la Peſte a fait des ſolitudes & de vaſtes cimetieres de ces Villes, & détruit la moitié des familles. L'exemple d'Avignon à qui la Quarantaine a coûté ſi cher, ne doit pas être tenté ; & je crois que l'on peut apprendre de la Ville de Marſeille qui n'en a point fait, que le bon ordre, la confiance, les attentions continuées ſont ſeuls capables d'arrêter le Mal malgré ſa furie.

Cependant quelque perſuadé que je ſois de la validité de ces raiſons, je ſoûmettrai mon jugement & mes ſentimens aux lumieres des Perſonnes qui ont plus de connoiſſance des effets de la Peſte, & des moyens d'en délivrer une Ville, que je n'en puis avoir acquiſe ; quoique depuis près de quatre mois nous ayons travaillé avec aſſez d'exactitude & quelque ſuccès, à repouſſer les continuelles attaques de cette Maladie. J'avouë même que je n'y ſçai d'autres moyens que de ſuivre à la rigueur, dans tout le cours du Mal, ce que nous avons pratiqué juſqu'ici, qui conſiſte à faire faire dans chaque Iſle ou Quarré de maiſons tous les matins de bonne heure, un appel general de tous ceux qui l'occupent par deux Quarteniers pour chacun, gens d'honneur & de probité, qui vont de maiſon en maiſon faire deſcendre ceux qui y habitent, dont ils ont un regiſtre exact. Cet appel fait, les Quarteniers vont rendre compte au Bureau de Santé de l'état de leur quartier par un billet ſigné des deux, & marqué de leur numero. Ce billet s'enregiſtre ſur le champ dans un Livre deſtiné & diſpoſé pour cela, qui eſt l'état de la Ville diviſée en trente-quatre quartiers. S'il s'y trouve de nouveaux Malades, on les envoye viſiter dans le moment pour en rendre compte, & empêcher qu'ils

ne communiquent point avec le reſte de la Ville. Si le Malade eſt ſuſpect ; on le met en Quarantaine, & l'on établit un Sentinelle à la porte. Si la Maladie eſt declarée Peſte, on envoye le Malade dans une chaiſe aux Infirmeries, & l'on conduit les Cohabitans de cette maiſon dans des metairies à la campagne pour y faire la Quarantaine, où ils n'entrent qu'après avoir été parfumez & revêtus de nouveaux habits ſains depuis les pieds juſqu'à la tête. Dès qu'ils ſont partis, on a ſoin de déſinfecter les maiſons, & d'emporter les effets des Peſtiferez dans un lieu deſtiné pour les purifier. On ne laiſſe rentrer ces Perſonnes des Quarantaines dans la Ville, qu'après avoir paſſé ſoixante jours dehors, ſans avoir été ni habité avec des Malades. Par ces attentions ſuivies, nous n'avons jamais eu dans l'Infirmerie ſoixante Malades à la fois. Je crois bien que la Maladie peut faire un effort : auſſi avons-nous des Infirmeries en état pour près de trois cens Malades. Mais quelle raiſon de ſe perſuader qu'elle en puiſſe faire un ſi conſiderable, après une réſiſtance de plus de quatre mois ? Cependant tout dépend de Dieu, qui frappe où il veut, & quand il lui plaît.

Depuis quinze jours nous n'avons eu que quatre Malades. Je ſuis toûjours, &c.

A Alais le 4. Février 1722.

A TOULOUSE,

Chez JEAN GUILLEMETTE, Imprimeur & Libraire Juré de l'Univerſité, ruë de la Porterie, à la Pallas.

AVEC PERMISSION.